

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Cet amour inéluctable

Julie Sergent

Numéro 97, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37355ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sergent, J. (2000). Cet amour inéluctable. *Lettres québécoises*, (97), 16–17.

Cet amour inéluctable

Il y a quelque chose qui cloche, dans la littérature, entre les petits et les grands, entre les innocents et les dictateurs. Tel va le monde de Gaétan Soucy.

PROFIL
Julie Sergent



L'AMOUR INÉLUCTABLE. Comme il se devrait d'être. Cette émotion plus poignante que tout qui étreint le parent le jour où la chair de sa chair devient autre chose qu'une jolie formule adéquate, le jour où elle prend forme, enfin, de sang et de nerfs et d'os, la preuve d'amour toujours (et même d'un jour), ah qu'elle est donc aimée ! Belle, laide, petite, grosse, parfaite, pas parfaite, on promet de se moquer de ces détails, et c'est de tendresse et de patience et de compréhension qu'un parent jure aussi de meubler le reste de leurs jours ensemble, à lui et à sa petite chose, croix de fer, croix de bois. Ainsi l'espère-t-on. Dans le meilleur des mondes. Et ainsi pleure-t-on l'échec de cet amour, plus fréquemment encore, plus souvent que tout, dans le monde des romans.

Il y a quelque chose qui cloche, dans la littérature, entre les petits et les grands, entre les innocents et les dictateurs. Tel va le monde de Gaétan Soucy.

Et s'il y a dans ce monde-là quelque place pour l'espoir, il est enseveli dans le feu ou sous la glace, tout de noir, tout de rouge. Le monde, par ailleurs fascinant, de Gaétan Soucy (ce village par lequel transite jusqu'ici toute son œuvre, Saint-Aldor-de-la-Crucifixion) n'est pas le genre d'endroit où l'on grandit en douce.

L'Immaculée Conception

Le romancier pose cartes sur table dès *L'Immaculée Conception*, un premier roman qui dévoile, d'une part, l'écriture impeccable de l'auteur et, de l'autre, la structure narrative qu'il privilégiera dans les deux romans suivants, selon laquelle, dans la marge d'une histoire (sadique) dont on apprend les détails peu à peu, se succèdent d'autres scènes où se joue de même quelque rapport de force entre deux personnages, nommé l'adulte et l'enfant (mais aussi l'homme et la femme, Dieu et les autres, l'être et son miroir).

L'histoire de *L'Immaculée Conception* se déroule dans un quartier pauvre de Montréal, dans les années vingt, et montre dès le premier chapitre la relation tourmentée qu'entretiennent un homme et son père (un père-mère, comme il y a d'autres personnages du même type chez Soucy, carrément de sexe indéterminé, ou bien affublés d'un nom à double genre, tels ceux de ce directeur de banque, Monsieur Judith, ou de cette maîtresse d'école, Clémentine Clément).

À trente-trois ans, Remouald Tremblay n'est plus un enfant, certes. Mais outre le fait qu'il passe ses journées à additionner des chiffres dans

une banque, et qu'il ne dédaigne pas ensuite de faire un stop au « Grill aux Alouettes » pour y prendre un petit coup de « castor-qui-tue », on voit bien qu'il n'est un adulte que par accident, qu'il a un corps et des habitudes d'homme mais des terreurs d'enfant. De fait, Remouald Tremblay est mort à l'adolescence (un thème cher, également, dans l'œuvre, que celui du garçon sacrifié à l'adolescence sur l'autel du désir et de la curiosité).

Le lecteur, qui est savamment tenu jusqu'à la fin dans l'ignorance du grand traumatisme de Remouald, sait au moins cela : que Remouald Tremblay est à peu près mort.

Et puis après tout, c'est vite compris, ce le serait à moins.

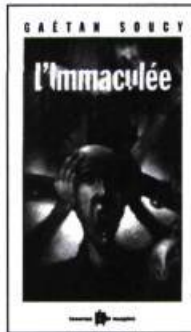
Car il faut voir cet homme-enfant être couvert de mépris par son père-mère, le voir être la risée des gens du coin, être pointé du doigt à la première occasion et ne jamais s'en plaindre. C'est moins qu'une vie. Et puisqu'on ne sait pas grand-chose, on en cherche les causes. Et l'on se demande si ce corps que pousse Remouald dans un fauteuil roulant et qu'il appelle « papa » existe vraiment. Et l'on se met à penser que l'incendie qui détruit le « Grill aux Alouettes » est l'œuvre de ce déréglé (à vrai dire, on pensera que ce pourrait être aussi l'acte de la maîtresse d'école, ou du capitaine des pompiers, ou de la mystérieuse pianiste, ou de l'un ou l'autre étranges qui courent dans ces rues-là). On ne serait pas surpris d'apprendre que c'est Remouald qui saute la saoulonne du quartier, se donnant alors en spectacle à de jeunes garçons, dont il abuse aussi, ensuite, tant qu'à faire.

Mais en réalité, peu importe ce qu'on imaginera du passé de Remouald, peu importe les pistes sur lesquelles nous entraînera Soucy (l'écrivain, et non ce personnage nommé Soucy qui fait, tel Hitchcock, de furtives apparitions dans ses histoires d'horreur), on ne pourra jamais imaginer histoire aussi sordide que celle qu'il a lui-même concoctée : une révélation qui tient en quelques mots, qui disent d'un coup la véritable histoire de Remouald Tremblay, et la profondeur immense de sa détresse.

L'acquiescement

Après avoir mené le lecteur dans les chemins tortueux, inquiétants, abondamment peuplés de son *Immaculée Conception*, Gaétan Soucy délaisse le genre baroque pour une forme plus simple, où il persiste néanmoins à se montrer le patient écrivain de l'indicible qu'il est.

À la lecture du deuxième roman, *L'acquiescement*, on ne peut faire autrement que penser que le romancier a déplacé son siège et pris un objectif un peu plus puissant pour s'atteler de fait à saisir une autre version de ce paysage que l'on connaît déjà.



L'histoire débute un 22 décembre (date à laquelle Soucy a terminé l'écriture de *L'Immaculée Conception*) et se déroule dans le petit village où Remouald Tremblay a vécu, comme on finira par le savoir, certains des pires moments de sa vie : Saint-Aldor-de-la-Crucifixion. On y



met en scène cette fois un compositeur et pianiste, Louis Bapaume : un homme tout aussi envahi que l'était Remouald par les sentiments du coupable en même temps que par ceux du condamné. Qu'a-t-il donc fait, que lui a-t-on fait, qui le ramène si penaud au domicile des jumelles à qui, vingt ans plus tôt, il a enseigné le piano ?

Poursuivant l'œuvre de la mémoire ébauchée avec *L'Immaculée Conception*, *L'acquittement* élucide le mystère, de petites touches en petites touches suggestives, sans craindre, cette fois non plus, ni les mauvais tours que peut prendre la remémoration, ni tout ce que le cheminement peut comporter d'apparitions étranges. Ainsi Louis Bapaume semble-t-il n'avoir aucun souvenir de la femme qu'il aurait pourtant aimée, vingt ans plus tôt, alors qu'il se rappelle très douloureusement ces événements, qui ne sont que détails pour les autres, pour lesquels il vient demander pardon. Les faits qu'il se reproche sont peu de chose en comparaison de ce dont se sont rendus coupables les adultes de *L'Immaculée Conception*. Mais à Saint-Aldor, ce jour-là, un enfant est trouvé mort. Et les excuses de Louis Bapaume, quelle que soit la part de confusion qu'elles comportent, ne sont certainement pas superflues.

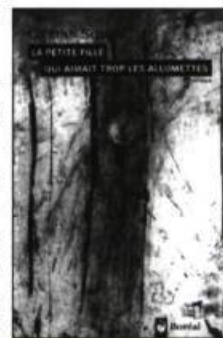
La petite fille...

C'est dans son troisième roman que Gaétan Soucy ose la narration à la première personne, une écriture que l'on sent plus frénétique que jamais, d'où semble évacué l'effort du style au profit du dire brut. Et *La petite fille qui aimait trop les allumettes* se révèle dès lors le plus limpide, le plus concis, le plus poignant de ses livres. Le plus humoristique aussi, si tant est qu'on puisse parler sans honte d'humour chez Gaétan Soucy. C'est que l'histoire est narrée par un/une (on y revient) jeune adulte, que le père a tenu, comme son frère/sa sœur à l'écart de toute civilisation (on croit comprendre qu'à Saint-Aldor la chose est fort possible). Depuis un terrible événement (l'horreur atteint également ici

de nouveaux sommets) dont nous ne connaissons la nature, comme il se doit, que tout à la fin, sa vie a été consacrée à la lecture (particulièrement *L'ébrique*, de Spinoza, son « dictionnaire » préféré, mais aussi ce texte dit « le rouleau », sur lequel sont inscrits les « douze articles du code de la bonne maison » !) et à l'écriture d'un journal (le père, pieux à l'extrême, aura en outre obligé ses enfants à retranscrire la vie des saints), ces activités étant entrecoupées de visites au hangar, où résident un cheval et une chose (avec un grand C inimaginable) qui a pour nom « le Juste Châtiment ». Cela fait du narrateur un de ces vieux enfants dont la littérature a donné quelques exemples inoubliables (signés Réjean Ducharme ou Romain Gary), qui connaissent de la vie des choses terribles, qui peuvent jongler avec des termes parfois savants (voire inventer des mots : « c'est un joli mot, ramentevoir, je ne sais pas si ça existe, ça veut dire avoir des souvenirs »), mais demeurent d'une naïveté bouleversante devant les choses qui paraissent les plus communes de la vie.

Lorsque débute le roman, les enfants découvrent leur père, mort, pendu au bout d'une corde. « Voilà qui était une façon tout à fait inhabituelle de commencer la journée du mauvais pied », écrira le garçon/la fille, dont on ne connaît pas encore, et pour cause, le prénom, dans son journal. Ainsi faudra-t-il se rendre au village de Saint-Aldor pour acheter un cercueil. Mais sans argent, dans l'ignorance des conventions sociales et, surtout, l'ignorance d'une identité dont les gens du village connaissent, quant à eux, de grands pans, l'aventure n'est pas sans heurts.

On se lie à cette enfant sauvage, petit être brisé qui, différemment des autres personnages écrasés de Soucy, malgré ce qu'a été sa vie, malgré ce qui aurait pu la démolir aussi sûrement que Remouald Tremblay a perdu le nord, a conservé une pureté certaine. On l'aime, cette Alice qui s'en va enfin, folle, dans son pays des merveilles, bedaine en avant, rêvant de cet amour inéluctable, promis, qui doit pointer la tête hors de son ventre dans quelques mois. Une fin doucement apothéotique, où gronde l'essentiel : l'amour d'un parent pour son enfant — si ce n'est pas essentiel, ce devrait l'être —, cet amour marqué à mort dans le monde de Gaétan Soucy. Souffrant mais néanmoins criant d'espoir.



Impression soignée
de vos livres,
périodiques
et brochures
à court et
moyen tirages
(couleur ou
noir et blanc).

Nous traitons maintenant
vos dossiers numériques à partir
du support informatique
et vos travaux d'impression à demande
sur système Docutech.



**AGMV
MARQUIS**

IMPRIMEUR INC.
Membre du Groupe Scabrini

TÉLÉPHONE : 1-800-363-2468
TÉLÉCOPIEUR : (418) 246-5564
E-MAIL : agmv@agmv.com